

Travaux pratiques  
de clinique  
psychanalytique

DU MÊME AUTEUR

*Une enquête chez Lacan,*  
Toulouse, érès, 2011

*La nouvelle économie psychique.*  
*La façon de penser et de jouir aujourd'hui,*  
Toulouse, érès, 2011 (1<sup>re</sup> édition, 2009)

*Nouvelles études sur l'hystérie,*  
Toulouse, érès, 2010

*Problèmes posés à la psychanalyse,*  
Toulouse, érès, 2009

*L'homme sans gravité, jouir à tout prix,*  
*entretiens avec Jean-Pierre Lebrun,*  
Paris, Denoël, 2002 ; Gallimard, coll. « Folio », 2005

Charles Melman

Travaux pratiques  
de clinique  
psychanalytique

Séminaire de l'année 1985-1986

Préface de Bernard Vandermersch

é  
ditions  
rès

Ce séminaire est paru en 1997 aux Éditions de l'ALI sous le titre :  
*Questions de clinique psychanalytique*

Nous remercions tous ceux et celles  
qui participèrent à son élaboration.

Édition revue et corrigée par  
Denise Sainte Fare Garnot et Claire Brunet

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2013

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3460-1

Première édition © Éditions érès 2008

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

## *Table des matières*

PRÉFACE, Bernard Vandemersch.....	7
1. LE DÉsir DE SAVOIR .....	9
Discours psychanalytique et rapport avec la perversion	
Le bout de la cure et le transfert	
Équivocité et traumatisme du sens sexuel du Réel	
Historisation du traumatisme	
Économie libidinale	
« Il n'y a pas de rapport sexuel »	
La névrose infantile et les problèmes de l'adolescence	
Le roman individuel du névrosé	
2. HISTORISATION .....	30
Historisation et interprétation	
Recherches sur le nœud borroméen dans l'hystérie	
Le Nom-du-Père dans l'hystérie	
La question du trou	
3. LE RÉEL .....	48
L'utopie	
Qu'est-ce qu'un père ?	
Rome pour Freud	

Le père réel  
Le père imaginaire  
La métaphore paternelle

4. LA STRUCTURE..... 63

La structure du langage  
La métaphore délirante  
La fonction paternelle  
La Loi  
Le deuil, la pulsion de mort  
Faire jouir le phallus  
L'inconscient du psychotique ?

5. DE QUOI JOUISSONS-NOUS ? ..... 86

Homère et les religions  
Freud et le fantasme  
Lacan et la jouissance  
L'Autre  
Batterie littérale et métaphore impropre  
L'écriture  
Les difficultés d'apprentissage

6. L'AUTRO-ÉROTISME..... 105

Les deux imaginaires et l'énigme de la phobie  
La qualité du sommeil  
La maladie somatique  
Le cinéma et le rêve  
La forme des caractères de l'alphabet dans l'ICS  
Écrire à la main pour penser  
La jouissance du mental

7. LE RÊVE *AUTODIDASKER*..... 123

*Verdichtung*  
La faculté de l'ICS à isoler la lettre  
La ruine par la femme  
L'origine sexuelle nécessaire au diagnostic  
de la névrose

L'autodidactisme	
L'écartèlement dans le rêve	
La transformation des ensembles	
Émergence de l'Imaginaire comme défaut du Symbolique	
8. <i>AUTODIDASKER</i> (SUITE).....	145
L'Au-moins-Un	
La forme logicienne du rêve	
L'ambivalence	
L'amour inséparable de la haine	
L'intégrité et la canaillerie	
La nécessité de la topologie	
Le déclin de la fonction paternelle	
9. <i>AUTODIDASKER</i> (SUITE).....	167
Pas l'Un sans l'Autre	
Pouvons-nous échapper à notre destin ?	
L'éthique psychanalytique	
La jouissance est obscurantisme	
L'ambiduction	
10. <i>TRADUIRE, INTERPRÉTER, TRANSMETTRE</i> .....	187
Le grand Autre parle Babel	
La langue maternelle reconnaît notre appartenance phallique	
L'Autreté	
La jouissance fait bouchon à la vérité	
Notre rapport au Réel	
11. <i>LE RÊVE TENTE DE RÉSOUDRE UN IMPOSSIBLE</i> .....	205
La contradiction, élément constitutif du rêve	
Le sujet de l'ICS est acéphale	
L'immixtion des sujets	
La canaille et l'honnête homme	

Le rêve de l'injection faite à Irma  
La revanche de la cause : la littéralité  
La ruine par l'homme

12. LES DEUX FONCTIONS DE L'AUTRE..... 230

L'infini actuel et l'infini potentiel  
Les équivalents de l'objet anal  
La Sphynge  
L'alcoolisme  
Le « pousse-à-la-femme »  
Homosexuel et transsexuel

13. LE DON ET L'ÉCHANGE..... 247

L'hystérie est l'énorme mâle  
Le signe et le signifiant  
*Überdrückung, Unterdrückung*  
Le discours du capitalisme  
Reconnaissance imaginaire et symbolique  
J.-J. Rousseau

14. LA RÉALITÉ PSYCHIQUE..... 265

Constitution du scénario du névrosé  
Désir de l'analyste et levée de l'objet  
*On bat un enfant*  
Réalité psychique et réalité  
Vérité des faits et vérité de la réalité psychique  
La vie conjugale  
La vérité de la réalité : la castration

15. QU'EST-CE QUE LA CONNERIE ?..... 282

Réel/réalité. Le semblant  
Féminité et folie  
Nature et destin  
Imaginariser le réel, réaliser l'imaginaire  
Les « faux trous »



Histoire et historisation  
La jouissance dérobée  
Le caractère sacré du sujet

16. LES SOUVENIRS DE COUVERTURE.....	303
Lecture du texte de Freud	
Les signifiants du souvenir	
Le rêve de <i>La monographie botanique</i>	
Le vrai trou	

## Préface

*Le titre de ce séminaire, particulièrement heureux, reprend une proposition de la septième leçon qui s'énonce ainsi : « À titre de travail pratique de vérification de ce que nous faisons et de ce que j'essaie de faire ici, je vais vous proposer, dans cette tentative, de contribuer au déchiffrement de cette organisation qu'est l'inconscient et qu'ainsi nous accordions ce soir de l'attention à un rêve de Freud (Autodidasker). »*

*Il s'agit bien, et cela vaut pour tous les séminaires de Charles Melman, de « travaux pratiques » mais qui ne ressemblent guère à ce qui, sous ce nom, permet aux étudiants de mieux comprendre leurs cours « théoriques » tout en en restant dans les limites confortables d'un savoir certifié.*

*Chaque leçon part d'une question et développe une idée originale qui, souvent, fait lien entre des phénomènes apparemment disjoints et vient déranger la réponse convenue. D'où des discussions nourries, qui sont l'occasion pour Charles Melman d'aller plus avant.*

*Exemples de ces questions :*

*– Le discours psychanalytique prend-il parti contre l'ordre établi ?*

*– De quoi est fait l'inconscient dans la psychose ?*

*– Quelle est la fonction du père réel ?*

– *Y a-t-il continuité ou limite entre la jouissance (phal-lique) du semblant et la jouissance (Autre) du corps pris comme objet ?*

– *Si le signifiant, par le refoulement, passe dans l'inconscient à l'état de lettres, quelle est la « forme » de ces lettres selon les langues, leur écriture ou absence d'écriture ?*

*Ce séminaire ne cesse de nouer les faits cliniques, les plus singuliers comme les plus généraux, aux questions plus fondamentales que pose au sujet la dénaturation de son organisme (et sa réorganisation) par le langage.*

*Il nous donne aussi la juste mesure du rapport de l'analyste au savoir du fondateur, Freud, tel que Lacan lui-même en témoignait. Être dupe non pas des réponses mais du fait que celles-ci n'ont pas été produites sans quelque nécessité de la structure.*

*La reprise des rêves « Autodidasker » et « L'injection faite à Irma » propose ainsi une nouvelle interprétation de la fonction du rêve : non pas tant accomplissement d'un vœu contingent (désir de se justifier) que mise en scène de toutes les tentatives d'épuiser les « solutions » d'un impossible logique (le défaut de rapport sexuel), et cela sans souci de leurs contradictions. Cette interprétation intègre l'idée de Freud d'un ombilic du rêve mais en la poussant à ses conclusions : si l'on peut reprendre à l'infini l'analyse d'un rêve, il y a néanmoins, au-delà des sens possibles, une fin, fin qui consiste à cerner l'impossible qui a motivé ce rêve. Ce souci de marquer une fin vaut au-delà de l'analyse du rêve pour la cure analytique elle-même. C'est une des grandes leçons de ce séminaire : il y a des conclusions.*

Bernard Vandermersch

# 1

## *Le désir de savoir*

Ce séminaire partira de la remarque suivante : comme Lacan l'a très bien dit, ce qui fait obstacle à la psychanalyse est qu'il n'y a pas chez nous le moindre désir de savoir. Nous attendons en général de la psychanalyse qu'elle vienne servir la jouissance, sûrement pas qu'elle puisse la déranger. On objectera que chez l'enfant le désir de savoir semble manifeste, mais on peut aussi l'interpréter comme curiosité, c'est-à-dire comme souci de deviner ce qui fait jouir les grandes personnes. En règle générale, cette curiosité n'a qu'un temps puisque dès que l'enfant a compris – ce qui peut se faire assez rapidement –, d'une certaine façon il peut estimer – et cela arrive – qu'il en sait assez. Tout le reste risque dès lors de fonctionner comme remplissage et sûrement pas comme ce qui pourrait déranger cette illumination une fois acquise du savoir sur ce qui fait la jouissance des grandes personnes.

On peut en effet remarquer qu'une fois ce savoir acquis, il ne s'agit plus pour nous que de faire obstacle à tout ce qui pourrait venir le déranger. De la sorte – comme c'est largement démontré – nous sommes essentiellement conservateurs, malgré tout ce qui peut s'évoquer. Sauf dans

le cas où l'on s'estime mal partagé dans la répartition de la jouissance, autrement dit lorsque cette découverte laisse dans l'insatisfaction quant à ce qu'il en est de sa position à l'égard de la jouissance, ce qui est le cas de l'hystérique. Occasion de rappeler que ces symptômes sont justement ce qui vient déranger le savoir commun, le savoir complice sur la jouissance. Dans une famille, un couple, un rapport aux enfants, le caractère opératoire de ces symptômes est tout à fait manifeste comme axe. Allons-nous donc dire qu'en voilà Au-moins-une, l'hystérique, qui voudrait en savoir plus et ne se contente pas de ce conservatisme ? C'est un peu délicat à apprécier – même si cela nous concerne – puisqu'il s'agit de savoir si nous-mêmes sommes disposés à en savoir un peu plus.

En effet, même si elle est par ailleurs parfaitement « ignorante », une femme sait – du fait de la place qu'elle occupe –, elle sait l'essentiel. Elle n'a pas besoin d'aller à l'école pour cela. Elle sait tout ce qui lui est signifié en tant qu'elle est la représentante de l'objet du désir. Autrement dit, elle sait ce qu'on attend d'elle et dès lors déchiffre parfaitement les intentions qui peuvent la poursuivre, jusqu'à éventuellement être vécues comme persécutrices. Bien entendu, si justement on ne la poursuit pas, il est bien normal que pour s'assurer de sa position, de sa place, elle s'emploie, elle s'active pour relancer la chasse. Mais dans la mesure où elle éprouve cette chasse comme ratée, elle attend – nous avançons –, elle attend du maître qu'il lui en dise un peu plus sur l'objet de la jouissance. Cela lui permettrait non plus de se soutenir de cette mascarade qu'elle est invitée à supporter mais, si elle en savait plus sur cet objet-cause du désir, cela lui permettrait de se réaliser dans son être. Pour en rester à nos exemples canoniques, Dora, par exemple, veut bien servir de boîte à bijoux mais c'est la nature du bijou qui l'interroge, et en particulier le mécontentement de sa mère à l'égard de celui qui lui fut offert par son père.

Si une femme ne comprend rien à l'objet *a*, c'est bien – comme elle le suppose – parce que la signifiance phallique qui l'interpelle, qui l'invite à cette fonction de représentation, de mascarade, voile ce qu'elle suppose pouvoir réaliser de son être dont rien alors ne lui parle – sinon le fantasme de son partenaire –, puisque tout est obstrué par cette signifiance phallique. Sans doute est-ce pourquoi nous pouvons dire que ce qu'on appelle la forme perverse de l'hystérie n'est rien d'autre que l'accent mis sur la découverte de cet objet qu'il s'agit dès lors, pour l'hystérique, de réaliser ou d'accomplir. Effectivement, la dimension change et il ne s'agit plus d'être dans la mascarade. Mais nous sommes amenés, même dans ce cas, à dire que l'hystérique reste une *pseudo*- perverse – toujours le qualificatif de *pseudo* qui semble accompagner ces tentatives –, car dans cette situation, il s'agit beaucoup moins pour elle d'être dépendante à l'égard de cet objet – comme l'est le pervers – que d'avoir le souci de jeter à la tête de son partenaire ce déchet que dès lors elle devient, et cela pour lui révéler ce qu'il désire et qui du même coup, bien entendu, à l'aide de cette révélation, ne peut que le châtrer.

Une remarque incidente : dans ce dispositif nous pouvons dire que l'inconscient de la femme – cet ordre dont elle reçoit ses propres messages à son insu et auquel elle souscrit –, cet inconscient, pour elle, est dehors, et il est même curieux qu'en cette occasion, le concept de dehors vienne s'isoler. Il est dehors et non dans son enveloppe corporelle. C'est de dehors qu'elle reçoit ce type de messages qui l'invitent à occuper la place que nous savons. Et l'on peut entendre l'émergence de sa symptomatologie comme une espèce de retour, une tentative de renvoyer à son partenaire un ordre énigmatique qui, pour lui, n'en serait pas moins impératif dans une sorte d'alternance ou de réciprocité, ordre énigmatique auquel il aurait à se soumettre, ayant à y déchiffrer ses propres messages. Je crois qu'en soulignant

cela je ne fais que rappeler ce qui est l'un des traits banals de l'organisation de l'hystérique. Le seul intérêt immédiat pour nous étant de rappeler que l'inconscient n'est pas le profond ni ce qui est enfoui. L'inconscient, c'est ce qui peut être là, étalé. Et cela nous amène à repenser ou à reprendre ce qu'il en est du corps.

Quoi qu'il en soit, je suis donc parti de ce qui est notre résistance au savoir, du fait que nous ne voulons rien de ce qui vient déranger l'illumination que nous avons pour acquérir du savoir sur la jouissance, que le seul ou la seule réfractaire est éventuellement l'hystérique, que ce qui l'intéresse c'est cet objet *a* cause du désir en tant qu'il serait réalisation possible de son être ; et par ce parcours, je crois avoir repris pour vous ce cheminement qui fait que le discours psychanalytique n'a pu que passer par le discours hystérique pour se constituer. Il fallait cet appel de l'hystérique pour que le discours psychanalytique – qui vient déranger la jouissance phallique par l'isolement de l'objet *a* – puisse se constituer.

Je ne vous rappelle pas la formule du discours psychanalytique mais deux remarques viennent d'emblée nous solliciter.

La première concerne le rapport du discours psychanalytique avec la perversion. Je me souviens de Journées anciennes de l'École freudienne où l'une des personnes présentes, pleine de bonne volonté, avait tenté d'établir ce qu'il en aurait été d'un discours pervers, et on peut imaginer que sa tentative était une façon d'esquiver combien le discours psychanalytique peut parfaitement sembler soutenir la perversion puisqu'il dit la vérité sur ce qui cause le fantasme : il dit qu'il n'y a pas d'autre maître que cet objet *a*.

Il n'est pas d'ailleurs impensable que des analystes en retiennent la leçon et, pourquoi pas, envisagent la perversion comme l'une des modalités possibles de la fin de cure. D'ailleurs, si vous faites attention à la formule du discours

psychanalytique, cet *a* en position maîtresse et puis le *S* qui vient au lieu de la jouissance, que voyez-vous ? Vous voyez qu'effectivement ce qui fait jouir le pervers, c'est bien de provoquer l'abolition de la subjectivité du partenaire par l'émergence de ce qu'il en serait de l'instrument absolu. C'est tout à fait démontré, quitte à provoquer dans l'atmosphère comme un petit soupçon d'angoisse... Et si l'on continue dans cette veine, que peut-on voir ? Que la glissade est facile à constater ! Cet objet, bien sûr, s'il devient dans la cure l'analyste lui-même, en tant qu'il assume de supporter d'être cet objet, on voit comment il peut devenir à lui-même son propre fétiche et du même coup souffrir le « désêtre » dès lors que sa fonction vient à être suspendue et que, pour une raison quelconque, il se trouve ne plus occuper cette place, ne plus se trouver investi comme cet objet. C'est une remarque dont je ne vois vraiment pas pourquoi aujourd'hui on ne la ferait pas. On a suffisamment l'expérience du fonctionnement des analystes pour le retenir, pour le noter, y compris, peut-être, ce qu'on pourrait appeler le monoidéisme des analystes : leur grande difficulté à penser quoi que ce soit d'autre.

La deuxième remarque, puisque je suis là sur une interrogation concernant le rapport du discours analytique avec la perversion, la deuxième remarque concerne le point suivant : cette façon de venir déranger la jouissance phallique, cette façon de prendre son assise à partir de l'objet *a*, garantit-elle le caractère thérapeutique du discours analytique ? Si le discours analytique révèle la vérité de ce qui fonde notre désir et la façon dont il s'agence avec le grand Autre, cette révélation est-elle par elle-même thérapeutique ?

L'idée que la vérité serait par elle-même guérisseuse – car assurément ici nous sommes dans la vérité – ne va pas de soi ! Pourquoi la vérité serait-elle guérisseuse ? On peut penser que c'est une vérité dont l'origine est primordialement religieuse. Elle est soutenue par l'espoir de réaliser avec



le grand Autre une transparence parfaite et d'être capable, grâce à cet accès à la vérité, de venir coïncider avec lui, de ne plus se supporter dans cette division à son égard, c'est-à-dire de se vivre constamment dans le défaut mensonger vis-à-vis de lui. C'est pourquoi il ne serait pas excessif de penser que le sujet aime la vérité, se fait le garant de la vérité pour faire oublier que le grand Autre, finalement, comme Lacan l'a fait remarquer, est un « faux témoin ».

Rien dans le grand Autre ne nous garantit d'une vérité dernière. Si nous nous détachons un instant de ce sentiment que la vérité serait par elle-même guérisseuse, pourquoi penser que la révélation de la vérité de son propre désir serait en elle-même thérapeutique dès lors que cette révélation ne peut essentiellement qu'approfondir la faille constitutive du désir ? Si elle soulage la névrose, en tant que la névrose est défense contre la castration, du même coup elle est une invitation à vivre le conflit comme irréductible. Je veux dire que poser le conflit comme principal dès lors que l'on ne se défend plus par les mécanismes de défense névrotiques, cela consiste à l'assumer. C'est en tout cas le souvenir que Lacan nous a laissé, c'est ce qu'il faisait. Au principe de toute relation – amicale, filiale, de maître à élève, je passe sur les autres –, il supposait le conflit comme principal. Dès lors, par sa conduite même, il invitait non à s'en défendre ou à s'en protéger, ce qui relève de la névrose, mais bien à aller dans ses contraintes, à aller à son terme.

Je suis donc parti, cette année, en m'interrogeant sur les difficultés que nous rencontrons, je suis parti sur le fait qu'aucun de nous ne cherche à trop en savoir, en faisant remarquer que, dès lors que cette jouissance acquise fait résistance au savoir, il est évident que la jouissance acquise s'oppose à tout changement des relations, qu'elles soient d'ordre privé ou public. Ce caractère conservateur se retrouve bien évidemment dans notre souci de maintenir

les relations existantes, les relations fondamentales, dont on peut dire qu'elles n'ont pas bougé, qu'elles n'ont pas changé – j'évoque ici un colloque sur l'histoire qui a eu lieu à Montpellier<sup>1</sup> – malgré ce qu'on peut appeler « évolution historique ». C'est bien pour cela que Lacan cherchait à s'adresser à celui qu'il appelait le *bachelor*, c'est-à-dire celui chez qui la jouissance n'avait pas encore trouvé son assise, son assiette, celui qui n'avait pas encore noué *conjugo* avec elle. C'est de lui, disait-il, qu'il espérait. Alors, il semble bien que nous soyons, avec la psychanalyse, dans ce malentendu... tel qu'il est fort légitime d'attendre d'elle... quoi ? Qu'elle soit thérapeutique, c'est-à-dire qu'elle vienne favoriser la jouissance phallique... Car, après tout, qu'est-ce que la thérapeutique sinon ce qui vient bien vous mettre en selle ? Autrement dit, il serait légitime d'attendre d'elle qu'elle soit thérapeutique, qu'elle favorise cette jouissance phallique, qu'elle la rende possible quand elle est empêchée ou qu'elle la rende plus accomplie quand elle est inhibée. Or, le procès analytique – voilà où commence l'aventure – va dire que cette jouissance est symptôme et fait malaise dans la civilisation. C'est donc bien là qu'il y a malentendu, même si l'intention du psychanalyste reste, si je puis dire, fort civile et si Lacan pourra dire que, finalement, ce qu'on peut attendre d'une cure, c'est d'aider l'analysant à se servir de son symptôme. Que veut dire « se servir de son symptôme » sinon faire en sorte que ce symptôme, loin de faire obstacle à l'accomplissement de ladite jouissance, y contribue ?

Est-ce là notre dernier mot, encore que ce soit sur ce tranchant qu'on puisse reconnaître ce qui est analytique et ce qui ne l'est pas ? Il est bien évident que c'est là la

---

1. 8-9 juin 1985 à Montpellier, *L'acte historique et son sujet*, cf. la revue *Midi*, t. II, n° 4.

frontière. On épilogue, on continue d'épiloguer sur le procès de la passe comme si, tant d'années après, elle continuait à rester pour nous le même mystère opaque. En fait, on peut bien saisir comment sur cette ligne de crête opère finalement le partage. Non pas, bien entendu, que le psychanalyste soit forcément, par essence, j'allais dire un « jusqu'au boutiste ». Mais si son souci est de conduire un patient à ce qui serait un terme – ce qui ne peut être que la mise en cause de son rapport, de son économie avec le grand Autre –, il est bien certain que, dans ce cas-là, il ne peut s'arrêter à cette sorte de vœu premier d'un aménagement de la jouissance. C'est bien pourquoi les difficultés surgissent, puisque la question est de savoir de quelles forces nous disposons pour aller à ce terme, si ce n'est évidemment de cette attrape qui s'appelle le transfert et qui fait que nous avons à nous servir de la plus mauvaise des raisons qui soient pour arriver à une raison qui pourrait être différente et éventuellement meilleure.

La clinique psychanalytique – puisque c'est le thème de cette année – n'est que l'étude des effets de la dénatura-tion d'un organisme dès lors que c'est le signifiant qui en règle l'économie. Il n'y a pas là-dessus à tergiverser autour de la distinction avec la clinique psychiatrique, avec la clinique médicale, etc. Je crois que la définition à laquelle nous en venons, ou à laquelle nous en sommes déjà venus, est tout à fait simple : ce qu'on appelle la clinique psychanalytique n'est rien d'autre que la façon dont un organisme biologique est tordu du fait que c'est l'ordre du signifiant qui va désormais réguler son économie. C'est cette dénatura-tion qui est l'objet de notre étude.

Alors, me direz-vous, pourquoi n'est-ce pas une anthropologie ?

Je crois d'ailleurs avoir déjà soulevé cette remarque que l'analyse n'est pas une anthropologie – j'ai connu un analyste très bien qui voulait faire, qui veut sans doute

toujours faire une anthropologie psychanalytique – tout simplement parce que nous intéressent non pas les conduites mais ce qui dérange les conduites, ce qui les contrarie. L'organisme naturel, comme on sait, obéit à des signes. Il peut arriver à l'organisme de se tromper mais les signes, eux, ne se trompent pas. Je vous rappellerai donc cette chose tout à fait élémentaire qu'à l'univocité des signes se substitue pour nous l'équivocité des signifiants et que c'est ce dont nous avons à examiner les conséquences pour le fonctionnement de l'organisme. Il est évidemment toujours troublant, quand on ouvre des ouvrages de physiologie, en particulier de neurophysiologie, de voir que toutes les expérimentations concernent des protocoles constitués de signaux qui sont adressés à des circuits dont on capte des réponses. Là se produit le hiatus avec ce que nous-mêmes avons à examiner.

L'émergence de cette équivocité est tout à fait datable. On peut saisir le moment où, pour l'enfant, se rompt cet Imaginaire plus ou moins entretenu, cet Imaginaire du partage avec la mère d'une langue assez transparente pour réaliser une fusion avec elle, une langue qui serait faite de signes assurant cette communication exacte ; et l'émergence de cette équivocité se fait dans le registre de ce que la mémoire retient comme traumatisme.

Le traumatisme – moment où se constitue à proprement parler *l'existence* – n'est rien d'autre que le moment où se met en place cette zone opaque que constitue le Réel et que se met à commander un jeu métaphoro-métonymique qui, de façon énigmatique, ne parle plus que de ce Réel. Une espèce de changement de monde, de naissance au monde se fait avec cette marque première, originelle, de plonger en quelque sorte dans l'énigme. De quelle façon le savons-nous ? Nous le savons par le témoignage des névrosés, c'est-à-dire de gens très intelligents, puisque l'énigme, ils l'ont en quelque sorte résolue tout de suite.